

*Louis DUBRAU*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Louis SAROT**

1990



**Devenue académicienne, romancière et nouvelliste, autrefois poétesse et grande voyageuse, essayiste à ses heures et moraliste dans l'âme, l'écrivain qui se fait appeler Louis Dubrau est une femme qui a bâti une œuvre littéraire féconde, diverse et riche : poèmes et aphorismes, reportages et récits, contes et romans sont tous marqués par une philosophie amère de l'existence et la quête désespérée d'une vérité cachée.**

**L'impossible bonheur et la mésentente du couple sont les thèmes romanesques qui lui ont permis d'accéder à la notoriété avec *À la poursuite de Sandra*, qui reçut le prix Rossel en 1963. La clarté de son écriture quasi parfaite et classique lui a valu d'être élue à l'Académie. Elle est également vice-présidente de l'Alliance française de Belgique et fut autrefois la secrétaire générale du P.E.N. Club. Ces honneurs et ces engagements ne l'ont pas empêchée de rester indépendante et de garder un franc parler... Octogénaire, elle montre toujours une vivacité d'esprit qui donne à son regard une étonnante jeunesse.**



## *Biographie*

- 19 novembre 1904 : Naissance de Louise Scheidt à Bruxelles d'une mère belge (Catherine Desmedt) et d'un père lorrain, natif de Metz.
- 1906 : Alors que Louise a deux ans à peine, son père se suicide. Comme, dit-on, elle lui ressemblait, elle se réfugiera plus tard dans une «immense tendresse pour l'absent».
- 1912 : Remariage de sa mère avec un homme dépourvu de cœur. Nouveau malheur pour l'enfant qui lit et... écrit sa première œuvre : une pièce de théâtre **Fleur de malheur**, dont le texte est perdu.
- 1918 : Premiers essais de roman et premier pseudonyme, «Sône Arpenka».
- 1925 : Louise part pour Paris et suit en élève libre des cours à la Sorbonne et au Collège de France, elle fait du dessin, de la musique, du chant et fréquente beaucoup les peintres. Il y en aura plus tard dans son œuvre romanesque...
- 1934 : Rentrée à Bruxelles, elle donne des récitals de chant à la Maison d'Art, et publie dans *Le Thyrses* son premier poème sous le nom de Louis Dubrau : le pseudonyme masculin a été choisi «par souci d'objectivité et pour éviter la misogynie des critiques» et «Dubrau», pour rappeler le nom de sa grand-mère paternelle.

C'est alors qu'elle rencontre Pierre Louis Flouquet et le groupe du *Journal des Poètes*, auquel elle collabore bientôt comme critique et conférencière.

- 1935 : Mariage avec Fernand Janson, professeur de morale. Louise n'est pas heureuse en ménage.
- 1936-38 : Publication coup sur coup du premier roman **Zouzou**, du premier recueil de poèmes **Présences** et d'un recueil de contes **Louise**.
- 1939-40 : Louis Dubrau reçoit le prix Verhaeren pour **Abécédaire**, et publie un recueil d'aphorismes **Amour, délice et orgue**, préfacé par Victor Larock.
- 1940-45 : Louis Dubrau se lance dans l'action politique (inscription au parti Communiste), devient présidente de «L'Union des Femmes» et rédige un journal Femmes dans la lutte puis Femmes dans la vie, collabore très activement à la Croix-Rouge et écrit **Service de nuit**. À la libération, elle participe, à Paris, à des réunions avec la Passonaria, Elsa Triolet, etc., mais, en 1947, démissionne de tout mouvement politique.

Depuis 1954, Louis Dubrau voyage régulièrement, seule et en dehors de tout circuit touristique, aux quatre coins du monde, souvent à des moments critiques ou dans des conditions dangereuses, écrivant des reportages et des récits, s'inspirant des lieux visités. Elle visite Israël (1954) ; deux fois l'ancien Congo belge et le Ruanda-Urundi (1955 et 1960) qui lui fournit la matière d'un recueil de poèmes **Ailleurs** ; l'Iran et la Turquie (1957) qui lui inspirent **La fleur et le turban** ; Madagascar, l'île Maurice et la Réunion (1964) qui donnent lieu à un récit **Les îles du Capricorne** ; d'autres pays lointains comme les Açores, les Guyanes, Haïti, la Martinique et la Guadeloupe ; l'Afrique occidentale : la Côte d'Ivoire, la Haute-Volta, le Mali, le Sénégal ; les États-Unis et, bien entendu, de nombreux pays européens.

- 1963 : La romancière Louis Dubrau reçoit le prix Rossel pour un de ses meilleurs livres, **À la poursuite de Sandra**, où un homme finit par retrouver aux Açores, quelques jours après la mort de celle-ci, la trace de celle qu'il a cru aimer.
- 1973 : L'écrivain, qui a publié entre-temps plusieurs autres romans **Comme des gisants, Le bonheur cellulaire, Le cabinet chinois...** est reçu par Adrien Jans à L'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique.
- 1975-90 : Louis Dubrau, qui se spécialise désormais dans le récit et la nouvelle, reçoit le prix littéraire de la Communauté Française pour son recueil **Les imaginaires**. Partageant sa vie entre un appartement à Bruxelles et une «maison de résidence» à Wiers, dans le Hainaut, à deux pas de la frontière française, la romancière se plaît actuellement encore à voyager (Andalousie, Crète, Sicile, Maroc, Gabon, Portugal, Italie, etc...), sans cesser entre-temps d'écrire...
- 1990 : Louis Dubrau prépare une réédition (augmentée) de son premier recueil d'aphorismes...
- 1997 : Décès de Louis Dubrau, le 16 mai à Ixelles.

## **Bibliographie**

Poésie :

- **Présences**, Le Journal des Poètes, Bruxelles, 1937.
- **Abécédaire**, Correa, Paris, Prix Verhaeren, 1939.
- **Message**, Collection Messages, Bruxelles, 1940.
- **Pour une autre saison**, Éd. Ile de Lérins, Antibes, 1948.
- **Élégies**, Revue Générale (tiré à part), Bruxelles, 1951.
- **Ailleurs**, Librairie des Lettres, Paris, 1956.
- **Le temps réversible**, Un Trou dans le Ciel, Malines, 1958.

Aphorismes :

- **Amour, délice et orgue**, La Maison du Poète, Bruxelles, 1940.

Essais :

- **Malherbe et son école**, Éd. Labor, Bruxelles, 1943.
- **Rainer Maria Rilke**, Le Thyrsé, tiré à part, 1959.
- **Le roman poétique**, Lettres vivantes (p.111-123), La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1975.
- **Réception de Monsieur Thomas Owen**, Éd. Palais des Académies, Bruxelles, 1977.
- **En marge d'un récit** (Rencontres), Bulletin de l'A.R.L.L.F, tiré à part, Bruxelles, 1983.
- **Marie Gevers**, Annuaire de l'A.R.L.L.F, tiré à part, Bruxelles, 1983.

Romans :

- **Zouzou**, Le Cheval de Bois, Bruxelles, 1936.
- **Le destin de Madame Hortense** et **L'arme du crime**, romans policiers, Éd. Le Jury, Bruxelles, 1942.



- *L'an quarante*, Éd. Carrefour, Bruxelles, 1945.
- *La part du silence*, Éd. Écran du Monde, Bruxelles, 1950.
- *L'autre versant*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1953.
- *La belle et la bête*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1961.
- *À la poursuite de Sandra*, Albin Michel, Paris, 1963, Prix Rossel.
- *Comme des gisants*, Albin Michel, Paris, 1964.
- *Le bonheur cellulaire*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1967.
- *Le cabinet chinois*, Louis Musin, Bruxelles, 1970.
- *À part entière*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1974.
- *La femme forcée*, La Rose de Chêne, Bruxelles, 1985.

Récits, contes et nouvelles :

- *Louise*, Éd. Alibert, Paris, 1938.
- *Service de nuit*, Éd. du Temple, Bruxelles, 1940 (tiré à part).
- *L'arbre de connaissance*, La Maison du Poète, Bruxelles, 1951.
- *Double jeu*, Éd. Écran du Monde, 1952, Prix Malpertuis.
- *Les passantes*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1958.
- *La fleur et le turban*, Brépols, Bruxelles, 1959.
- *Les îles du Capricorne*, André De Rache, Bruxelles, 1967.
- *Les témoins*, André De Rache, Bruxelles, 1969.
- *Jeu de massacre*, Pierre De Meyère, Bruxelles, 1977.
- *Rencontres*, Le Cormier, Bruxelles, 1980.
- *Les imaginaires*, La Renaissance du Livre, 1981, Prix littéraire de la Communauté Française, 1982.

À consulter :

- *Anthologie de l'audiothèque*, Bruxelles, 1963.
- Frédéric Kiesel, *Louis Dubrau*, Pierre De Meyère, 1971.
- Adrian Jans, *Discours de réception à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, séance publique du 6 octobre 1973, Bruxelles, Palais des Académies, 1973.
- Adrien Jans, *Lettres vivantes* (1945-75), La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1975.

- Marc Quaghebeur, *Alphabet des lettres belges de langue française*, Association pour la Promotion des Lettres Belges de langue française, Bruxelles, 1982, p. 233.
- Marie-Claire d'Orbaix, *Cent auteurs*, p, 139-42, Éd. de la Francité, 1982.
- Robert Frickx et Raymond Trousson, *Dictionnaire des œuvres*, Éd. Duculot, 1988, tome I, **Le roman** (p.40, 48, 56, 96) et II **La poésie** (p.13, 443).

## **Texte et analyse**

### ***L'amour à Amsterdam***

*À dire vrai, nous ne parlons pas, nous prenons nos souvenirs personnels en chasse. Quelquefois ils s'accouplent, d'autres fois convergent.*

*— Comment, vous étiez à Amsterdam à cette époque ? J'y étais aussi.*

*À cause de ce nom, Amsterdam, pendant un court instant nous pensons à une même chose, mais nos souvenirs ne sont pas les mêmes. On peut trahir son passé, mais on ne peut le partager.*

*Qu'est-ce qu'Amsterdam pour Gus ? Une ville dont il se souvient parce qu'il y a été particulièrement heureux ou parce qu'il s'y est senti plus seul que partout ailleurs ? Pour moi, Amsterdam, c'est au bord d'un canal obscur, une théorie de maisons, des façades blanches et noires et, à faible hauteur du sol, dans l'encadrement de fenêtres fermées mais violemment éclairées, des filles de tous âges, des putains, dont on ne voyait que le buste et, qui faisaient penser à ces femmes-troncs qu'on expose dans les foires, posées sur un coussin de velours rouge.*

*— Qu'est-ce qu'on est venu foutre ici ? gronde Damien. Il est d'humeur maussade, il me précède, ne se retourne à aucun moment bien qu'il devine que j'ai du mal à le suivre. Vu de dos, il fait penser à un homme qui, sans qu'il y paraisse, s'ingénie à perdre son chien.*

*C'est cela pour moi, Amsterdam : cette marche titubante dans le noir.*

*Je devais m'étonner par la suite de la ténacité de ce souvenir et ne comprendre que bien plus tard ce qu'il avait de significatif.*

*À première vue, la mauvaise humeur de Damien n'aurait pas dû me surprendre. Damien supportait mal qu'une chose ne lui apporte pas ce qu'il en escomptait. Un peintre de ses amis lui avait parlé d'Amsterdam en termes lyriques : « C'est la dernière ville qui ait encore une âme. Une lumière, mon vieux, des ombres portées comme tu n'en as jamais vu ». Or,*

*le ciel était bouché et vers la fin de l'après-midi il s'était mis à pleuvoir. Les bateaux ? Sans doute y avait-il des bateaux sur l'Amstel. C'eût été un comble qu'il n'y en ait pas eu !*

*De même je n'aurais pas dû être autrement surprise que Damien passât sur moi son irritation. Alors pourquoi avais-je souhaité mourir ce soir-là, tandis que je le suivais le long du canal enténébré ? Je le sais aujourd'hui : parce que j'avais senti que nous étions à ce point recrus qu'il ne nous restait même plus assez d'amour pour nous entre-déchirer.*

*Cette atroce prise de conscience, c'est « cela » pour moi Amsterdam. Mais ce n'est pas de « cela » que je parle. Je dénombre à voix haute les trésors du Rijksmuseum, je fais le compte de ses richesses, cependant que mes pensées suivent une filière secrète et querellent un absent, un mort.*

*Gus joue le même jeu. Il me répond avec des mots qui, je le devine, ne correspondent pas à ses pensées véritables. Nous nous faisons ainsi ce qui pourrait s'appeler de fausses confidences. Ce sont elles qui donnent leur prix aux heures que nous passons ensemble.*

**(Les imaginaires, pp.86-87)**

Nous avons choisi, pour illustrer les thèmes, le ton et le style des récits de Louis Dubrau, deux pages extraites de *Gus*, une nouvelle des **Imaginaires**, recueil relativement récent, qui reçut le Prix littéraire de la Communauté Française. Ce récit met en présence deux (jeunes) femmes éprises d'un homme beaucoup plus âgé, et montre leurs malheurs sous forme de deux intrigues construites en parallèle : un procédé cher à l'auteur.

C'est l'histoire de la jeune Joëlle, qui veut devenir peintre et a fugué en Italie, mais qui a été séduite par Gus, un modeste employé marié et père de famille, qui a quinze ans de plus qu'elle et, en rapport et pour rappel, le lecteur apprend peu à peu le drame de Mathé, une amie d'Alice, la mère de Joëlle, qui autrefois devint la maîtresse de Damien, un « monstre » avec lequel elle connut la « solitude à deux » et qui la mena au bord du suicide...

L'extrait que nous analysons concerne une des conversations que Mathé a avec Gus au sujet de Joëlle et de son attrait pour la peinture,

comme de son amour pour lui, de la séduction de certains musées ou lieux touristiques. Ici, c'est d'Amsterdam qu'il s'agit, «la dernière ville qui ait encore une âme», si l'on en croit l'éloge lyrique prononcé naguère par un peintre des amis de Damien...

La romancière-voyageuse qu'est Louis Dubrau imagine que le souvenir du voyage dans la même ville pourrait rapprocher davantage Mathé et Gus, qui ont à peu près le même âge, mais parviendront-ils à vraiment communiquer? Mathé, seule avec un amer souvenir, ne revivra-t-elle pas surtout son passé, quitte à oublier son interlocuteur?

Dans ces «fausses confidences», affleure un des thèmes majeurs de toute l'œuvre de la romancière et de la nouvelliste : la mésentente, l'incommunicabilité profonde : «Par aveuglement, fatalité ou obsession, on passe sa vie aux côtés d'un étranger ou ennemi», lit-on sur la page de couverture du recueil... Dans cet extrait, le champ lexical de l'impossibilité à se parler est présent de façon obsédante, aussi bien en ce qui concerne le duo Mathé-Gus que celui d'hier entre Mathé et Damien : les souvenirs personnels «s'accouplent» ou «convergent», les deux personnages pensent à une même chose mais ne peuvent partager leurs souvenirs car «les mots ne correspondent pas aux pensées véritables», et chacun «joue un jeu» où l'autre est absent.

Ainsi en est-il de Mathé et de Gus : tandis que pour Gus, Amsterdam est sans doute la ville où il a été «particulièrement heureux» ou peut-être au contraire «plus seul que partout ailleurs», pour Mathé c'est à coup sûr le souvenir d'un «canal enténébré le long duquel elle a souhaité mourir». Et tandis qu'elle dénombre pour son interlocuteur les richesses picturales d'un célèbre musée, le Rijksmuseum, ses pensées «suivent une filière secrète et querellent un absent, un mort».

Car ce souvenir de voyage et de visites est lié à une scène de mésentente, à un malentendu profond survenu entre Damien et Mathé lors de «cette marche titubante dans le noir». Cette gêne, cet éloignement entre deux êtres pourtant proches, Louis Dubrau les laisse deviner par quelques détails bien décrits, liés au climat dans lequel se déroule cette promenade : Damien précède, «ne se retourne à aucun moment» et «vu de dos, il ressemble à un homme qui, sans qu'il y paraisse, s'ingénie à perdre son chien». Cette comparaison brutale trahit la misanthropie de la romancière

qui, elle aussi, «s'ingénie» à montrer la méchanceté masculine, la muflerie de l'homme qui décharge sur sa compagne son «humeur maussade, son irritation» parce qu'il pleut et qu'il ne verra pas la lumière d'Amsterdam.

À aucun instant, les deux partenaires du couple ne se rejoignent, même pas pour se quereller : ils sont tellement «recrus» et blasés qu'il ne leur «reste plus assez d'amour pour s'entre-déchirer». C'est cela, cette «atroce prise de conscience», la «solitude ou le dommage à deux» dont parle Louis Dubrau dans bon nombre de ses ouvrages. Et cette constatation de l'incommunicabilité, elle la traduit, selon son habitude, en aphorisme :

«On peut trahir son passé, mais on ne peut le partager».

On se croirait dans un roman de Mauriac, et comme chez le grand romancier français, le paysage est en étroite correspondance avec les états d'âme. L'image d'Amsterdam sous la pluie participe en effet de cette atmosphère de ténèbres, d'humeur maussade, d'isolement ou d'emprisonnement : les «fenêtres fermées mais violemment éclairées», la «théorie de maisons» «aux» «façades blanches et noires», le «canal obscur» ou «enténébré», le «ciel bouché», les rares bateaux qui sont à peine évoqués, les trésors des musées auxquels un personnage désespérément se raccroche pour sortir de sa solitude, pour appeler ou conjurer la mort.

Tout ce passage fait songer au Baudelaire de *L'invitation au voyage* :

*Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde...  
Les sommeils mouillés  
De ces ciels brouillés...  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !!!*

Et cette lutte entre vie et mort, amour et haine, s'accompagne d'une constante alternance entre passé et présent, comme il est d'usage souvent dans l'œuvre de Louis Dubrau. Ici, la narratrice ne comprend que «bien plus tard» ce que ce souvenir «a de significatif». La mauvaise humeur de Damien «n'aurait pas dû la surprendre», dit-elle, et elle essaie d'expliquer

cette morosité par la noirceur du ciel, maintenant qu'«elle sait aujourd'hui» que la cause de mécontentement était bien plus profonde : ils ne s'aimaient plus assez pour se quereller !

Ainsi, Louis Dubrau «nous ouvre des abîmes réels, quotidiens dans son style limpide et cependant pervers». Avec une lucidité amère et une clairvoyance cruelle, elle décrit l'affrontement des êtres qui croient s'aimer ou se rapprocher parce qu'ils ont des souvenirs communs. Ainsi la répétition de l'expression de «C'est cela, pour MOI», comme du verbe ou du substantif «souvenir» montre que chacun a son secret, son interprétation personnelle. On n'échange jamais que des mots, et non ses «pensées véritables»...

Mais l'écriture de Dubrau, impeccable et quasi classique, traduit souvent très clairement le fond de sa pensée. Pour cela, l'écrivain use du rapprochement de verbes à consonances semblables («les souvenirs, quelquefois ils s'accouplent, d'autres fois ils convergent»), de fortes oppositions («fenêtres fermées mais violemment éclairées»), de comparaisons brutales ou animalières : les prostituées d'Amsterdam assimilées à des «femmes-troncs qu'on expose dans les foires» et Mathé suivant docilement et douloureusement Damien comme un chien qu'on voudrait perdre...

Ici, comme ailleurs, l'aphorisme a sa place et rappelle que Louis Dubrau est surtout un moraliste : l'usage du pronom ON alterne d'ailleurs avec le JE et le MOI tout au long de l'extrait où l'on rencontre aussi le NOUS, mais aussi un CELA, très signifiant, qui est le résumé de toute une expérience dramatique.

Contrairement à bon nombre de pages, ici le dialogue est peu présent, mais les quelques mots dits par Damien démontrent suffisamment la vulgarité du «monstre» : «foutre» appartient au vocabulaire des gens qui ne courent pas les musées..., mais plutôt les bordels des putains, «posées sur un coussin de velours rouge».

Ces pages qui témoignent d'un style plus pictural que théâtral, trahissent chez Dubrau toute l'influence de ses voyages et de sa fréquentation des musées. Elles montrent en tout cas qu'il est difficile de connaître à fond quelqu'un et de communiquer. Louis Dubrau qui poursuit «sa traque d'elle-même» de livre en livre, comme l'écrit Frédéric Kiesel dans

la préface à ***La femme forcée***, a en plus le mérite de dévoiler peu à peu le labyrinthe et la déroutante simplicité des êtres». C'est ce qu'illustre cet extrait... où «le réel devient par l'acuité du regard et l'ironie amère, l'étrange».



## *Choix de textes*

Poésie

*Donc, il serait venu le temps de cet échange  
De ce dommage à deux,  
De ce saccage au goût de miel.  
Nous sommes dissemblants autant que ces jeux d'ombre  
Qui traînent au travers des champs ensoleillés,  
Mais nous nous ressemblons, sitôt les yeux fermés.  
Donc, il serait venu le temps de cet échange  
-Transfuges en mal d'inconnu-  
Saison de revêtir nos cœurs et nos corps nus.  
Le temps s'est arrêté suspendu en nous-mêmes.  
Enfant... tu peux encore choisir  
Au détour du mirage  
La fuite, le regret, l'adieu que boit le vent...*

**(Message)**

*Femme noire, oisive exténuée,  
Votre passivité se complaît de refus.  
Une entente femelle, un grave enfantillage,  
Vous lie au sol par vos pieds nus.  
Notre monde  
Roule en vos yeux qu'il éblouit  
Sans troubler toutefois votre sage ignorance  
Qui dans sa propre paix s'achève et s'accomplit.  
Femme noire. Fleuve d'encre  
Qui se referme sur le mâle et qui l'absout*

Louis DUBRAU - 18

*Et rend purifié à d'impures naissances  
La ligne d'horizon qui se prolonge en vous.*

**(Ailleurs)**

*Reviens, Louise,  
Par le gel et la cendre  
et l'ortie et le sel,  
vers le puits ensablé d'où jadis ton visage  
reflété s'élevait à la hauteur des yeux.  
Reviens, la rose est morte. Comme un scorpion  
l'épine  
a pénétré sa chair.  
Le verger est sans fruit.  
La poussière est en pluie.  
Avec tes songes en troupeau  
où as-tu fui pendant que cédaient les murailles  
pour devenir serve du vent ?*

**(Le temps réversible)**

### **Femme**

*Quand ta main saisit l'ombre, elle devient soleil,  
Vaisseau qui prend la mer, fleur qui choit de la  
branche,  
Doigt que l'arpège égrène et bague d'infini.*

*Je dis : ta main. Mais en tes voiles balancée,  
O femme, c'est ton corps que je sens et je vois,  
Que mon désir irise, ainsi qu'une eau pressée  
Par le vent qui la boit.  
Tandis que tu t'avances,  
Le démon familier des belles exigences  
Qui font les beaux remords*

*Me poursuit et me piège,  
Sans que n'y puisse rien la lampe ou le berceau.*

*À la fois orphelin et ma propre lignée,  
Comme un visage que des miroirs se renvoient,  
Le temps de te fléchir, je suis ta destinée.*

**(Anthologie de l'Audiothèque)**

### **Poème extrait d'un... roman**

*Tu prends un bout de bois, tu le noues d'un chiffon rose.*

*Il n'a pas d'apparence humaine, il est davantage : il est. Une présence. Sont-ce tes doigts qui le tiédissent ? Est-ce lui qui réchauffe tes mains ?*

*Jette ce bout de bois. Il n'est rien. Tu es d'âge à lui préférer une poupée.*

*Celle-ci parle, pleure, boit. Tu lui prêtes un cœur.*

*Jette ce jouet. Tu n'es plus d'âge à te contenter de faux semblants. Voici une chienne, un chat.*

*Il faut faire couvrir la chienne pour ne pas perdre les coûteux avantages de son pedigree. Il faut châtrer le matou de gouttière.*

*Tu n'es plus d'âge à t'en étonner. Voyons, ne cours-tu pas les garçons Ouvrir les jambes, crier : plaisir, douleur ? Tu es d'âge à savoir qu'on n'engage jamais que son cri.*

*Cherche, cher... Il y a bien dans le monde quelque chose que tu puisses saisir, t'approprier à jamais. Cherche, tourne en rond. Va, les bras écartés, comme si tu courais après ton propre bois de justice. Faudra-t-il que tu en arrives à tuer ce dont tu veux prévenir la fuite ?*

*Patience. Pourquoi tuer ? Attends. Celui-ci va mourir. Il était à tous, il n'est plus à personne. Ne fais pas la difficile. Dieu ne donne pas également les mêmes terres, les mêmes règnes. Ce n'est pas le goût du fruit qui importe, mais d'y laisser la marque de ses dents.*

**(Les témoins, p.52)**

Aphorismes :

- *Le corps vit de présent, l'esprit d'avenir, le cœur de passé.*
- *La chair est plus reconnaissante que le cœur.*
- *Ce qu'on appelle le bonheur n'est que l'acceptation d'un renoncement.*
- *L'homme et la femme ne se pardonnent pas de s'être nécessaires.*
- *On ne se clame imbécile que lorsqu'on est certain d'être contredit.*
- *L'homme fait toujours en sorte que sa souffrance serve sa vanité.*
- *Il vaud mieux s'entêter dans une folie qu'hésiter entre deux sagesse.*
- *Il n'est besoin, pour croire en Dieu, que de souffrir.*
- *La confiance en soi est la dernière religion.*

*(Amour, délice et orgue)*

Aphorismes glanés dans les romans (1947-1989)

- *Vivre ensemble, cela veut dire voyager dans le même compartiment, mais se pencher à des portières opposées. Les bagages seuls sont communs. (Un seul jour)*
- *Même dans le domaine vestimentaire, la femme triche, feint, brouille les pistes. (La part du silence)*
- *À tout considérer, l'animalité masculine est moins accablante et moins dangereuse, à l'usage, que la surenchère sentimentale, toute temporaire, de sa compagne. (La part du silence)*
- *Qu'est-ce que le bonheur sinon l'apparence que nous en donnons aux autres? (Louise)*
- *Le mariage est toujours un jeu de dupes. Il y a des dupes heureuses, voilà tout. (La belle et la bête)*

- *Certains gens ont de si petites soifs qu'une seule gorgée d'eau suffit à les désaltérer. (La belle et la bête)*
  
- *L'homme que l'on perd n'est pas le même que celui pour lequel on se serait perdu. (La belle et la bête)*
  
- *Toute félicité est parfaite pour autant qu'elle nous demeure interdite. Dès qu'elle est mise à notre portée, sa caducité apparaît.*  
*(Les passantes)*
  
- *Vivre est-ce faire autre chose que de construire de futures ruines et attendre de mourir? (La fleur et le turban)*
  
- *Un amour et surtout le premier limite et rapporte tout à lui.*  
*(À la poursuite de Sandra)*
  
- *Aimer, cesser d'aimer, aimer moins, aimer autrement, n'est-ce pas implicitement mépriser quelque chose, mépriser ce qui la veille était l'objet de sa foi? Il y a tant de formes de mépris...*  
*(À la poursuite de Sandra)*
  
- *Il y a bien pis que le malheur, le drame, la tragédie. Il y a ce rien, cette abominable cote d'exclusion qui s'attache à certains êtres : ni femme, ni sainte, ni mère, ni épouse, ni catin...*  
*(Comme des gisants)*
  
- *Est-on jamais plus seul qu'auprès d'un être aimé?*  
*(Comme des gisants)*
  
- *Comme les femmes s'accommodent d'une demi-vérité! Même la plus simple, la plus franche.*  
*(Comme des gisants)*
  
- *C'est toujours être partial que d'avoir une opinion... Dire la vérité, c'est presque toujours passer pour médisant. (Le bonheur cellulaire)*

- *Ce n'est pas le goût du fruit qui importe, mais d'y laisser la marque de ses dents*  
**(Les témoins)**

- *Certains gens disent avec fatuité : « J'ai toujours regardé la vie en face ». Que répondraient-ils si on leur demandait : « Et qu'avez-vous vu... en face ? »*  
**(Le cabinet chinois)**

- *Les imbéciles croient que s'illusionner rend heureux. C'est tout le contraire. Le bonheur secrète ce qui le détruit, le malheur son contrepoids.*  
**(Le cabinet chinois)**

- *Quand un homme soigne sa femme, c'est de lui-même qu'il a pitié... C'est le rêve de tout homme que sa femme sache souffrir décemment sans paraître triste.*  
**(Le cabinet chinois)**

- *Les trahisons et les amours ont ceci de commun avec les empreintes digitales qu'il n'en existe pas qui soient pareilles.* **(Le cabinet chinois)**

- *On a des amis quand on a vingt ans, quand on est tous plus ou moins sur la même ligne de départ. Mais à quarante ans, on n'a plus que des relations. Il faut attendre l'âge de la retraite, et que chacun ne puisse plus rien changer à sa ligne d'arrivée.*  
**(À part entière)**

### **L'incommunicabilité**

*Je regardai Florence.*

*Que lui dirais-je, lorsqu'elle se réveillerait ? Je partais le surlendemain. Le savait-elle ? Oui, sans doute, puisqu'elle se vantait de n'avoir rien oublié de nos conversations passées. Alors ?...*

*« Folle, folle, pensai-je, qui s'imagine que de toute éternité nous étions destinés à nous appartenir. Folle... »*

*Miséricordieusement, je rabattis la tenture et la nuit reprit possession de la chambre. Le souffle de Florence semblait l'emplir.*

*Parce que je m'étendais à nouveau à côté d'elle, je l'entendis faiblement soupirer en rêve et je devinai que son corps, en se roulant, inconsciemment cherchait le mien.*

*Il faudrait bien cependant que ce corps, désormais vivant, s'habituaît à la pensée de mon absence, de mon oubli. Il n'était pas vrai que de toute éternité...*

*Pas vrai ? En étais-je encore sûr ?*

*Tandis que le sommeil, lourdement, s'abattait sur moi, il me venait des doutes. Ne devons-nous qu'au hasard d'être là rassemblés ? Et s'il en était autrement ?*

*Non point des prédestinés, des somnanbules qui dérivent en aveugles l'un vers l'autre jusqu'à l'heure où un cri les réveille, étonnés de se trouver côte à côte, comme des gisants.*

**(Comme des gisants, pp.233-234)**

*J'avais beau la connaître, je m'inquiétais toujours. Aujourd'hui il m'arrive encore de faire un détour pour éviter certains bistrots où je l'ai trop longuement attendue. Si j'y suis contraint, je hâte le pas, je détourne la tête. Malgré moi je me revois assis devant un guéridon de marbre, feignant de lire, mais le regard sans cesse tourné vers la glace murale où la porte d'entrée se reflète.*

*Est-ce bien une glace ? C'est la toile de fond d'un jeu de massacre. On ne peut imaginer les visages qui s'y encadrent les uns après les autres. Dans le courant de la vie on ne prête pas une telle attention à ceux que l'on coudoie. Lorsqu'on attend, chaque arrivant qui n'est pas celui qu'on espère incarne un espoir déçu. Ce que les hommes vus sous cet angle peuvent être laids ! Ce vieux monsieur qui a une verrue sur la pommette. Cette femme teinte en blond vénitien dont la peau à larges pores ne retient plus la poudre. Ce niais qui vient de se faire couper les cheveux et empesté la lotion capillaire. Et ces deux imbéciles qui s'encaquent, mains liées, dans un seul volet de la porte tournante... C'est inouï le nombre d'innocents qui croient avoir décroché, sinon le*

*bonheur éternel, du moins un bonheur particulier, tiré pour eux à un seul exemplaire.*

**(Le cabinet choinois, p.31)**

### ***Aimer les enfants ?***

— *Vous aimez les enfants, Monsieur ?*

— *Non, répondis-je d’instinct, non je ne les aime pas. Enfin, je dirai ce que répondent les gens qui n’aiment pas les animaux lorsqu’on leur demande s’ils les aiment : je ne leur ferais pas de mal.*

— *Vous plaisantez ?*

— *Aucunement.*

— *Voyons, je comprends qu’on puisse ne pas aimer les hommes. Mais les enfants... !*

— *Une pomme verte, c’est une pomme qui n’est pas encore mûre. Ce n’est pas autre chose qu’une pomme.*

— *Vous n’avez jamais regardé des yeux d’enfant pour parler ainsi.*

— *C’est ce qui vous trompe. Et ce que j’y ai vu, dans ces yeux d’enfant, c’est ce qu’on peut voir dans un regard d’adulte, en moins achevé, en moins définitif. Ne me parlez pas d’innocence. Il n’y a pas plus roublard, plus cruel, plus violent, plus instinctivement possessif et menteur qu’un enfant. Songez aux terrifiantes colères des nourrissons, et à leurs gazouillements prometteurs pour peu qu’ils souhaitent obtenir quelque chose. Voyez la manière dont ils se saisissent de tout ce qui passe à leur portée et la férocité gratuite qu’ils mettent à détruire, à pétrir, à rendre méconnaissable ce dont ils se sont emparés.*

— *C’est vous qui êtes féroce !*

*Je pris le parti de rire, comme si ce que je venais de dire relevait seulement du paradoxe, mais je vis bien que Mirou demeurait troublée par mes propos. Pourquoi les avais-je tenus ? Sans doute parce qu’ils traduisaient ma pensée. Cependant il était pour le moins plaisant que je sois parvenu à convaincre Mirou que je détestais les enfants, alors que je suis incapable de m’avouer à moi-même si je les aime ou s’ils me sont indifférents.*



*À la vérité, ils m'intimident. Je vois en chacun d'eux un homme en devenir, une sorte de condensé que le fil des jours se chargera de délayer. Le nouveau-né et sa prétendue faiblesse représentent à mes yeux une malice de la nature, une feinte pour amener la femme à obéir de plein gré aux exigences de l'espèce. Je me méfie des enfants comme de tout ce qui se prétend sans défense, sachant la pression que le faible ne cesse d'exercer sur le plus fort et comment il s'entend à l'asservir, à en user, à lui créer des complexes. Et qu'on ne me parle pas d'enfants modèles, c'est-à-dire bien élevés ! J'en fus un, et je sais ce qu'il m'en coûta. Bonnes notes à l'école, politesse et serviabilité à la maison... Mère est fière de mon système d'éducation.*

— *Je me suis efforcée de donner une conscience à mon fils, dit-elle.*

(*À part entière*, pp.85-86)

### ***Les homes de vieillards***

*Il n'y a pas de grand malade au Gai Logis, mais plutôt de ces petites gens que la vie traîne après elle comme des chiffons usés. Les admissions dépendent d'un critère mal défini qui ne manque pas de susciter régulièrement dans la presse locale des entrefilets venimeux : « Qui prend les décisions ? Qui paie ? Qui dépense ? Qui tire profit de ce désordre permanent ? »*

*À la vérité, au premier chef les petits vieux eux-mêmes, auxquels cet imbroglio, cette évidente gabegie, évitent l'enrégimentement, auxquels il est encore permis d'être eux-mêmes, pauvres, malades, malheureux comme ils l'entendent, de demeurer ce qu'ils ont été toute leur vie, des marginaux.*

*De temps à autre, le Gai Logis reçoit un pensionnaire « pistonné », imposé. Les premiers jours il plastronne, accapare les toilettes et, pour l'édification de ceux qui attendent devant la porte close rajuste en sortant la culotte de son pyjama bleu ciel. Mais le manège n'a qu'un temps. Assez rapidement l'arrogant nouveau venu rentre dans le rang car, en définitive, il ne reçoit pas plus de visites ni plus de lettres que les autres. C'est à peine si, en fin d'année, son fils lui écrit pour lui annoncer qu'il ne pourra*

*pas venir le voir. Il a pris un mauvais rhume et le médecin lui recommande un séjour dans le midi...*

*— Ces petits vieux que je voyais défiler d'autant plus empruntés qu'ils étaient intimidés...*

*— Et fiers, je suppose? Fiers d'avoir l'occasion de parader et de grimacer devant une caméra.*

*— Fiers? Non, ils étaient seulement heureux.*

*— Un bonheur minute.*

*— Qu'importe. Plus le bonheur est bref, plus on lui fait crédit. Ce qui dure montre vite sa trame.*

*— Donc vos petits vieux étaient heureux?*

*— Oui, puisque nous étions parvenus à leur faire croire qu'ils l'étaient.*

*— Une duperie.*

*— La charité, qu'est-ce d'autre? Faire accroire, faire espérer.*

*— Persuader un vieillard cacochyme que la vie lui fait des cadeaux me paraît plutôt difficile.*

*— Moins que vous ne le croyez. Les goutteux, les cathareux et même les grabataires sont tellement occupés d'eux-mêmes qu'ils en oublient de désespérer.*

*— Mais le temps, la longueur des heures...*

*— Les tisanes qu'ils ingurgitent, les médicaments dont ils cherchent à déchiffrer les formules, les malaises, réels ou faux, dont ils tiennent registre et qui, dans leur esprit, ne peuvent être comparés à ceux du voisin, les occupent et les valorisent à leurs propres yeux. Ils ne sont pas des laissés pour compte, mais bien des informés, des malins. Il n'y a qu'à les entendre!*

*— Ils radotent.*

*— Sans doute, mais ils croient en apprendre à leur entourage, aux infirmières, aux médecins. Ils n'ont jamais le sentiment d'être vraiment seuls. Ils se tiennent jour et nuit compagnie. Ils font commerce avec eux-mêmes.*

*— Puis ils meurent...*

*— Puis ils meurent de leur belle mort. Ce sont les jeunes, les bien portants qui ont recours au suicide.*

**(La femme forcée, pp.59-60, 64-65, passim)**

### ***Le pire crime***

*Moi qui n'ai même jamais mis les pieds à Lourdes, je récitais la Passion comme si j'en avais baisé les traces dans les ruelles de Jérusalem. J'étais à la dernière scène, je crachais sur Judas, j'applaudissais à sa mort ignominieuse.*

— *Damné, non parce qu'il a trahi Jésus, mais parce qu'il a douté de la bonté surpême.*

*« Il a poussé l'orgueil jusqu'à prétendre échapper à son Créateur, être par son suicide quelque chose en soi. Alors que nous ne sommes que par le retour volontaire à l'Unité.*

— *C'est donc le pire crime de se tuer ?*

— *Le pire, l'impardonnable, l'injustifiable, celui qui renie tout amour et choisit son enfer...*

### ***Dieu et les Dieux***

— *Et Dieu, Sandra ?*

*Je m'attendais à ce qu'elle s'assombrît ou à ce qu'elle se rétractât, mais, à ma grande surprise, elle a souri.*

— *Dieu... Vous m'en aviez fait une image bien sévère. Pour un peu, j'aurais cru que Dieu n'était qu'au ciel, alors qu'il y a un morcellement de dieux sur la terre. Dieu, c'est pour moi comme de la vaisselle brisée et ceux-là seulement connaîtront son vrai visage qui auront des dons de raccommodeurs de porcelaine.*

— *Où as-tu pris de telles insanités ?*

*De nouveau, elle a ri.*

— *En moi. J'ai trouvé cela toute seule... comme une grande. Enfin quand je dis « seule », je mens un peu. Quelqu'un m'a aidée.*

***Tout est-il en notre pouvoir***

*Je regardai l'enfant avec une sorte d'horreur.*

*L'envie m'étreignait de crier : Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible Il n'est pas possible que Sandra soit morte sous le regard vide de cette inconsciente petite Parque. On ne meurt pas ainsi obligée de rabattre sur soi sa propre nuit.*

*La petite fille dut deviner mes doutes.*

*— Vous ne me croyez pas ?*

*Et soudain je sentis qu'elle cherchait à me glisser quelque chose entre les doigts.*

*— Regardez, je l'ai trouvé ce jour-là, il était tombé de la couverture. Je l'emporte toujours avec moi depuis. C'est joli, n'est-ce pas ?*

*D'une des poches de son tablier, elle avait extirpé un petit agenda et le contemplait, fascinée comme une pie voleuse, par sa couverture écarlate.*

*Je pris le carnet.*

*— Vous me le rendez, n'est-ce pas ?*

*Je l'ouvris d'une main tremblante.*

*Il ne comptait que des pages blanches, à l'exception d'une seule où je pus lire :*

*« Il y a des choses qui sont en notre puissance, les autres n'y sont pas ».*

*Mais en travers de la citation, Sandra avait écrit d'une main ferme : « Non, tout est en notre pouvoir ».*

**(À la poursuite de Sandra, p.47 ; p.44 ; pp.236-237)**

## Synthèse

Il y a plusieurs personnages chez l'écrivain Louis Dubrau : la poétesse, qui écrivit à ses débuts des vers directs et souvent dramatiques mais qui abandonna le lyrisme versifié dès 1958 ; la voyageuse infatigable qui sillonna les quatre coins du monde en reporter indépendant à la recherche d'une... zone dangereuse et d'une source d'inspiration ; la moraliste amère, douée pour la netteté de l'aphorisme et dont le pessimisme rappelle parfois celui des maximes de La Rochefoucauld ; la romancière et la nouvelliste, dont les récits en partie autobiographiques témoignent souvent d'un sens habile de la construction et du suspense comme d'une observation aigüe de la petitesse de l'être humain, et dont les thèmes axés sur l'impossibilité du bonheur sur terre comme sur l'incompréhension ou l'incompatibilité des couples font souvent songer à une atmosphère mauricienne... ; enfin, Louis Dubrau, autrefois critique au *Journal des Poètes*, se mue encore de temps à autre en essayiste...

Dans le monde des lettres, on reconnaît à cette femme qui a choisi dès le point de départ un pseudonyme masculin – chose déjà en soi peu banale – d'«intenses qualités d'écriture et une intransigeante droiture» (Marc Quaghebeur). Elle a la réputation d'être un caractère entier, entêté, «intentant un procès à la médiocrité et à l'imposture» (Adrien Jans), haïssant la dissimulation et la tiédeur et ne mâchant pas ses mots pour le dire. Dans son essai paru en 1971, Frédéric Kiesel lui reconnaissait une «acidité souvent extrême», le «goût mordant d'une vérité sans complaisance», une curiosité clinique pour le secret des êtres, tout en avouant que les «temps faibles» confèrent une «certaine monotonie» à l'œuvre romanesque, qui semble en effet se répéter quelque peu... Dans le *Dictionnaire des Belges*, on résume ainsi le ton de son œuvre : «Lucide, à l'occasion pessimiste, évoque des bonheurs conjugaux qui séquestrent, des amours exclusives qui flétrissent, le ratage du couple. Scrute la

psychologie des êtres». C'est un peu caricaturer, et le récent *Dictionnaire des œuvres*, dans ses différentes notices, montre mieux l'originalité de l'écrivain marqué par de douloureux souvenirs d'enfance et hanté par le thème de la dépossession de l'identité intérieure : les principaux romans de Louis Dubrau ne sont-ils pas construits avant tout comme des enquêtes quasi policières qui sont autant d'analyses introspectives et de quêtes de vérité profonde ? *À la poursuite de Sandra*, qui eut le prix Rossel, n'en est-il pas le meilleur exemple ?

Cet écrivain qui fit autrefois scandale pour la liberté de langage et la scène finale, jugée osée, de *La part du silence* ne choque plus personne aujourd'hui, sinon peut-être par son pessimisme excessif. L'homme est-il si mesquin et si muflé, si «jongleur et funambule», si jouisseur ? La femme si possessive ou dominatrice, si jalouse ou si partisane ? L'être humain est-il toujours si égoïste ? Portons-nous tous des masques qui cachent des vices inavouables ? Le bonheur dans un mariage, arrangé ou non, est-il forcément *Cellulaire* ? Par contre, l'incommunicabilité, le malentendu, l'irréversible éloignement de deux êtres qu'a réunis «une banale erreur d'aiguillage» comme dans *Le cabinet chinois* sont des réalités hélas vécues tous les jours et, si la mort prend souvent dans les romans de Dubrau la forme du meurtre ou du suicide, on ne peut lui en faire grief : beaucoup (se) tuent par amour ou par manque d'amour. Ainsi comprend-on facilement les intrigues dramatiques de *Sandra*, *La belle et la bête*, *À part entière*, *La femme forcée*, etc...

On se rend compte aussi de la «modernité» relative de certaines structures de récits, si noirs que soient les faits relatés. *Les témoins* est construit sur une alternance de dialogues (entre père et fils sur la morte) et de descriptions ou réflexions. Avec *La belle et la bête*, l'auteur multiplie les points de vue narratifs en utilisant tantôt des extraits du récit de Pascale, tantôt le journal de Rachel, ou encore des lettres de personnages secondaires. Une nouvelle des *Passantes* raconte l'histoire d'une romancière audacieuse et incomprise qui se tue après avoir écrit un roman qui porte le nom de la nouvelle de Dubrau *Perdu corps et biens*. On constate d'ailleurs que cette sorte de «mise en abyme» – insertion d'un récit-miroir – est reprise dans *Jeu de massacre* où l'habileté de l'écrivain éclate, un micro-récit étant inséré dans le grand récit. Comme le souligne

Albert Ayguesparse dans la présentation du livre, il s'agit d'une «authentique trouvaille», la romancière Nora étant appelée à faire son autocritique et à parler de ses «modèles», mais le «jeu» peut apparaître en l'occurrence assez artificiel.

Je préfère pour ma part la simplicité de *Rencontres* à propos duquel Louis Dubrau a écrit «qu'une conversation ressemble parfois davantage à un affrontement d'images qu'à un échange de paroles». On y montre bien que le silence peut rapprocher plus que tout un discours ou un «dialogue de sourds» et l'auteur, une fois de plus, y évoque une contrée lointaine, ici, la Martinique. C'est que la voyageuse, qui a chanté magnifiquement la forêt et la femme du Congo dans les poèmes de *Ailleurs*, conçoit l'évasion géographique comme une tentative de libération pour sortir d'une «prison mentale», d'un «malheur cellulaire» selon les termes de F.Kiesel. Ainsi, l'héroïne de *À la poursuite de Sandra* se réfugie et meurt aux Açores, ayant essayé en vain de lutter contre les forces toutes-puissantes de la destinée... Par ailleurs, dans un récit de *La fleur et le turban*, centré sur le Proche-Orient, la narratrice découvre dans l'*Assiette bleue*, un «visage asexué, baigné d'une foi surnaturelle». Et, comme on l'a vu dans l'analyse de l'extrait de *Gus, Les imaginaires* accordent au décor toute leur influence en tant que «paysage d'âme» : il en est ainsi d'une autre nouvelle du même recueil, *Sylvie*, où l'ambiance de la ville de Gênes, avec son port et ses musées, est fidèlement reconstituée.

On retrouve ainsi la qualité poétique des *Élégies*, écrites il y a longtemps au bord du lac de Côme, mais Louis Dubrau, dont l'inspiration première avait déjà une dimension cosmique et dont un des thèmes principaux était déjà la lutte contre la solitude et le refus du néant, a tout le temps été poursuivie aussi par la hantise d'un au-delà, la recherche d'un autre monde. «Ni athée ni croyante», elle ne peut pas croire au hasard ni non plus au «Dieu martyr au front clouté d'épines». Dans les poèmes d'*Abécédaire* ou d'*Ailleurs*, elle évoque discrètement la prière et marque sa préférence pour «les dieux sans croix et sans cercueil», tandis que certaines pages de *Sandra* parlent de la «foi aveugle», du miracle, de Dieu ou des dieux et même d'une Image adorée... Certes, Louis Dubrau n'est pas un auteur spiritualiste, mais comme elle le dit dans l'interview

accordée à Marie-Claire d'Orbaix dans *Cent Auteurs*, elle a «foi en un ordre supérieur, en une vie postmortem, et cela se ressent dans son œuvre, pourtant si noire, où l'Espérance a peu de place. Mais en revanche, que d'interrogations ou d'appels pathétiques pour tenter de conquérir une sorte de sérénité stoïque ! Faut-il se résigner et dire, comme dans *La belle et la bête* : «Les choses viennent à notre rencontre. On ne peut rien pour les éviter, rien pour les précipiter : rien ne sert de leur faire front»? Ou alors faut-il donner raison à Sandra qui avait écrit avant de mourir sur son cahier : «Tout est en notre pouvoir»?

Toujours est-il que l'écrivain, qui a connu une jeunesse douloureuse et un mariage malheureux, ne s'est jamais laissé abattre. Lors de la dernière guerre, elle fit office d'ambulancière et milita dans les rangs de l'extrême gauche et de la Résistance. Sans être à vrai dire une «féministe», elle dénonça dans son œuvre la situation faite à la femme dans la société et ses rapports sentimentaux. Attentive surtout aux drames quotidiens, Louis Dubrau porte un regard de chirurgien sur les douleurs les plus secrètes, et se prend de sympathie pour les êtres faibles ou lâches, veules et volages, qui n'ont rien d'exceptionnel. On a dit qu'elle n'aimait pas les enfants parce qu'ils apparaissent assez rarement dans ses romans, et que dans *À part entière*, elle les peint sans romantisme, avec la «férocité» de l'écrivain réaliste. Quant aux vieillards, la terrible description du home «Le Gai Logis» de *La femme forcée* insiste surtout sur leur cruel abandon. Là aussi, le tableau est d'une criante vérité.

S'agit-il de naturalisme? La romancière, qui n'aime guère les étiquettes, refuse d'être ainsi cataloguée. Elle, qui fit du dessin et représente beaucoup les peintres, touche aussi bien au fantastique qu'au vérisme : en témoigne la remarquable nouvelle intitulée *La biche*, et certaines de *Double jeu* comme quelques pages des *Imaginaires*.

Ce que l'on reconnaît surtout à Louis Dubrau, c'est cette «cruauté nuancée de tendresse», cet esprit caustique et ce verbe incisif dont parle Marc Quaghebeur dans son *Alphabet*, ces «instincts de vérité humaine» que soulignait le critique français Henri Clouard. *À la poursuite de Sandra*, le livre le plus réussi de l'auteur, est-il vraiment un «chef-d'œuvre» comme le pense Frédéric Kiesel? C'est à coup sûr une quête de vérité passionnante comme celle que nous suivons avec anxiété dans



***L'autre versant*** ou ***La femme forcée***... L'art de Louis Dubrau réside dans cette « ironie corrosive, cette «clairvoyante amertume» à l'égard des êtres « faibles et cruels par veulerie, qui gâchent les chances de leur bonheur et de celui des autres».

L'œuvre est certes sombre, l'écriture acerbe, mais le langage est revêtu de cette «élégance supérieure, invisible, du naturel» dont parle Frédéric Kiesel quand il présente en préface ***La femme forcée***. La romancière, qui s'est beaucoup inspirée de ses malheurs et de ses voyages, a peut-être moins inventé qu'un Balzac ou un Mauriac, et elle a par ailleurs peu renouvelé ses thèmes et son ton, mais n'est-ce pas cette unité qui donne à cette romancière de l'enquête, tentée même autrefois par le roman policier, tout son cachet ? Moraliste amère, Louis Dubrau possède dans ses meilleurs écrits certaines qualités qui font d'un écrivain un classique...

**Louis SAROT**